

Décidément, elle s'était levée du mauvais pied ce matin. *Une journée sans*, dirait Béatrice, sa fille cadette. Victoire s'était cogné le genou dans la rampe d'escalier avant de briser la bouteille de jus de fruit. À présent, elle tournait en rond. Qu'avait-elle fait du chéquier emploi service? Elle ne se reconnaissait plus depuis qu'elle avait pris sa retraite, elle toujours si organisée, si méthodique. Elle fouilla dans le tiroir du secrétaire, passa en revue les étagères du meuble de classement et découvrit le chéquier sous un monticule de papiers. Victoire descendit dans le vestibule et fouilla le contenu de son sac. Soulagée, elle constata qu'elle n'avait pas égaré le relevé des heures de l'aide ménagère de ses parents. Après un rapide calcul, elle remplit le chèque et l'inséra dans son portefeuille. Dix coups sonnèrent à l'horloge de la cuisine. Elle glissa sa tasse dans le lave-vaisselle, rangea le sucrier et la brique de lait. Pierre avait tout remis en ordre avant de quitter la cuisine. Sauf le lait et le sucre qu'il laissait sur la table pour un dernier café qu'il ne prenait jamais. Et cela durait ainsi depuis des décennies. Victoire ouvrit le réfrigérateur et saisit la pile de boîtes hermétiques soigneusement étiquetées : *poulet-haricots verts*,

*blanquette de veau-pâtes fraîches, lapin-choux de Bruxelles...* Elle avait pris l'habitude de préparer les repas de ses parents deux jours à l'avance. Son père ou sa mère n'avait plus qu'à les réchauffer. Aujourd'hui, c'était plus souvent son père qui s'y attelait. À 92 ans, il gardait une vitalité étonnante.

Victoire enfila son manteau et pêcha ses clés de voiture dans sa poche. En sortant, elle remonta le col autour de son cou. Le ciel d'avril était clair, mais un vent frais descendait du Lubéron. Elle rangea les provisions sur le siège arrière de sa voiture et vérifia qu'elle avait bien mis les packs d'eau et de lait dans le coffre.

C'était jour de marché et il lui fallut vingt minutes pour quitter Roussillon. Ses parents, Francette et Lucien Ménar, habitaient Goult, un village situé à une dizaine de kilomètres. Victoire conduisait lentement, en jetant de temps à autre un coup d'œil sur le paysage alentour. Du vert pâle des feuillages au rose délicat des fleurs de pommiers, les arbres changeaient de couleur dans une symphonie de nuances pastel. Le printemps était là, pourtant la terre exhalait encore la fraîcheur de l'hiver. Victoire traversa Goult, et longea le mas Ponty, le domaine de la famille Goldberg. Sur son promontoire, le château en pierre taillée recouvert d'ardoise dominait la vallée. L'architecture compliquée, flanquée de multiples pignons, rendait l'édifice trop ostentatoire à son goût. En passant devant l'immense portail, elle pensa à Marion, sa benjamine.

De son mariage avec Pierre Tourneur, quelque quarante ans plus tôt, trois enfants étaient nés.

Pascal, l'aîné, et presque aussitôt Béatrice. Marion était leur petite dernière. Elle avait 42 ans, et Pierre 43, quand elle avait découvert qu'elle était enceinte. Et Marion était arrivée. Elle avait longtemps contemplé son petit corps potelé, ses poings serrés. Les quelques cheveux bruns et hirsutes dressés sur le sommet de son crâne avaient fait rire toute la famille. Un beau bébé de 4,5 kg. Victoire se surprit à sourire. Marion détestait qu'on lui rappelle son poids de naissance. « Je les porte comme une croix, disait-elle, ces maudits 4 kg que je ne perdrai jamais. »

Marion était une jeune femme merveilleuse qui n'avait jamais cessé de la surprendre et de la ravir. Titulaire d'un master de droit à 23 ans, elle étudiait l'histoire de l'art à Bordeaux. Victoire avait parfois du mal à admettre qu'elle ait grandi aussi vite. Ses éclats de rire, son enthousiasme lui manquaient. Et son implacable volonté. Elle savait ce qu'elle voulait, et la plupart du temps, elle l'obtenait. Comme cet emploi d'été chez Maître Goldberg, le notaire le plus connu alentour. Victoire connaissait le programme de Marion par cœur, tant elle le lui avait ressassé. Après Pâques, elle effectuerait une formation d'une semaine, puis un remplacement de quatre mois de juin à septembre. Pour être à proximité de son travail, Marion avait décidé de réintégrer sa chambre de jeune fille dans la maison familiale. Son retour au bercail, même provisoire, mettait Victoire au comble du bonheur. Dans son dernier message, Marion lui avait précisé que Béatrice lui prêterait sa voiture pour la semaine de Pâques. Ce qui signifiait que

Lionel ne l'accompagnerait pas. Le jeune homme était déjà venu deux ou trois fois à Roussillon. De milieu modeste, gentil et discret, il avait suivi les mêmes études de droit que Marion avant d'entrer à l'école de la magistrature. Son adoration pour la jeune fille sautait aux yeux. La réciprocité n'était pas évidente. Marion parlait peu de lui en son absence, et Victoire se gardait bien de poser la moindre question.

En entrant dans Goult, elle bifurqua à droite et remonta l'allée qui menait chez ses parents. Un petit cottage de plain-pied, entouré d'une terrasse et de massifs toujours fleuris. Lorsque Victoire entra, elle trouva son père assis dans le salon face à la baie vitrée donnant sur le jardin. Un livre ouvert sur les genoux, Lucien triturait la branche de ses lunettes. Il accueillit sa fille en lui demandant si elle avait pensé au chèque pour la femme de ménage.

— Je n'ai pas oublié papa, répondit-elle en l'embrassant. Où est maman ?

Elle remarqua aussitôt son embarras.

— Depuis hier, elle a décrété qu'il faisait assez chaud pour rester dehors. Je l'ai installée au soleil sur la terrasse, avec une bonne couverture et sa boîte à couture.

Après un rapide tour d'inspection dans la maison, Victoire rejoignit Janine qui rangeait l'aspirateur dans le placard sous l'escalier.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-elle en lui tendant le chèque.

— Très bien, madame Tourneur. En plus du ménage courant, j'ai nettoyé toutes les vitres.

— Vous avez bien fait, c'est le temps idéal! Voulez-vous m'aider à sortir les commissions de ma voiture avant de partir?

Elles entassèrent les emballages volumineux dans le cellier, puis Victoire disposa les boîtes alimentaires dans le frigo avec quelques explications à l'attention de son père qui l'avait suivie.

— Tu pourras réchauffer le poulet au micro-ondes, et le veau plutôt dans une casserole. Tu peux aussi préparer du riz, si tu veux.

— Ou de la purée en flocons...

— Tu es toujours en guerre contre le cuiseur de riz électrique?

— Pff! Ne me dis pas que je suis le seul à ne pas savoir utiliser ce machin? L'eau déborde de partout!

— C'est l'excès d'amidon, papa. Il faut bien laver le riz à l'eau froide avant de le faire cuire.

— J'ai essayé, mais rien n'y fait. C'est ton appareil qui est en guerre contre moi.

Ils rirent de bon cœur, et Victoire éprouva une petite pointe de tristesse en songeant au jour où ses parents ne seraient plus là.

— Je vais essayer de convaincre maman de rentrer. Il ne fait pas si chaud que ça.

— Je te sers un café en attendant? Janine en prépare toujours une pleine cafetière en arrivant et il en reste.

— Non merci, j'en ai déjà bu trois depuis que je suis réveillée.

Lucien emplit une tasse pour lui et Victoire remarqua le tremblement de ses doigts maigres.

— Je suis de plus en plus inquiet au sujet de ta mère, tu sais. Ce matin, elle m'a encore réclamé son petit-déjeuner une demi-heure après l'avoir pris, et avant-hier j'ai trouvé son flacon de shampoing dans le frigo.

Francette oubliait parfois où étaient ses lunettes ou le petit foulard qu'elle voulait porter ce jour-là. Rien de surprenant à 88 ans. Mais depuis quelques mois, ses trous de mémoire devenaient de plus en plus fréquents et se muaient parfois en de longues absences.

— Nous savons à quoi nous en tenir, répondit Victoire en posant sa main sur celle de son père, le neurologue a été formel. Ça n'ira pas en s'améliorant. Je suis là, papa, nous ferons face ensemble.

— Tu parais toujours si sûre de toi, ma fille.

En réalité, Victoire n'était pas certaine de pouvoir gérer tous les problèmes, mais au moins, à présent, elle avait du temps.

Pendant quarante ans, elle avait travaillé dans le sillage de son mari, tout en assumant l'éducation de leurs trois enfants. En 1977, peu après leur mariage, Pierre avait repris la petite fabrique de fruits confits de ses parents et, en dix ans, en avait fait une PME florissante. De longues années de labeur, sans congés, au cours desquelles ils n'avaient pas ménagé leur peine. Ils avaient souvent tremblé ensemble. La peur d'échouer, de ne plus pouvoir assurer le quotidien de leurs enfants. Puis, diplômé d'HEC, Pascal, leur fils aîné, les avait rejoints dans la société. Pourtant, la charge de travail dévolue à Victoire ne s'était guère allégée. Dans les huit années suivantes, la famille s'était agrandie. Pascal avait épousé Élise qui donna naissance à leurs

deux, fils Sébastien et Gaétan. En 2013, les garçons scolarisés, Élise avait cédé aux pressions de son mari et s'était impliquée dans l'entreprise. Contre toute attente, elle avait aimé ce rôle d'assistante de direction où elle avait montré sa polyvalence et sans sens inné de la diplomatie. Victoire avait concédé de plus en plus d'espace à sa belle-fille pour prendre enfin sa retraite.

Elle sortit sur la terrasse et découvrit sa mère assise sur un banc de pierre. Elle avait rejeté la couverture qui l'enveloppait, et la boîte à couture était renversée à ses pieds. Elle sursauta à l'approche de sa fille.

— Ah, c'est toi! C'est drôle, je pensais justement à ta sœur.

Victoire se pencha sur sa mère et l'embrassa. La tristesse lui étreignit le cœur. C'était un des aspects pervers de la maladie... penser à un enfant mort soixante-dix ans plus tôt et oublier qu'on a pris son petit-déjeuner.

— Tu devrais rentrer, maman, il ne fait pas encore très chaud, suggéra Victoire d'une voix douce.

— Non, je suis bien dehors, j'aime regarder le jardin et les fleurs.

De longs frissons agitaient son corps. Elle souriait pourtant, et semblait tellement sereine. Sa vie se résumait aux petits plaisirs du quotidien : dormir, contempler le jardin, manger. Victoire usa de son penchant pour les sucreries :

— J'ai apporté un gâteau à la crème pâtissière.

Francette se leva, le regard brillant, et marcha d'un pas alerte en direction de la cuisine. Victoire mangea une tranche de gâteau en compagnie de

ses parents et, avant de partir, recommanda à son père de fermer à clé les portes de la terrasse.

Elle avait beau se raisonner en se disant qu'ils avaient le téléphone, qu'elle était à dix minutes de leur domicile en cas d'urgence, elle se sentait coupable de les abandonner. Elle avait promis à son père qu'ils feraient face ensemble, mais le moment des difficultés venu, ce serait à elle qu'il appartiendrait de trouver des solutions. Au fur et à mesure que l'état de sa mère s'aggraverait, son père ne pourrait plus la surveiller et la soigner sans une aide extérieure.

Soudain, elle perçut une vibration dans le fond de sa poche. Son mobile affichait un message : « *Mamoune chérie, j'ai prêté ma voiture à Marion. Te confirme serons là pour WE de Pâques. Te laisserai Clara pour les vacances. Bises. Béa* »

Victoire ne s'habituerait jamais à ces messages télégraphiques. Elle était toujours tentée d'ajouter un « stop » au bout de chaque phrase. Elle relut le texto et sourit. *Mamoune chérie...* le surnom que ses enfants lui avaient donné depuis qu'elle était grand-mère. Béatrice était avocate. À la fin de ses études, elle s'était installée à Bordeaux où elle avait épousé Xavier, un chirurgien-dentiste. Elle confiait toujours la petite Clara à sa mère pour les congés scolaires. Et il y avait fort à parier que sa belle-fille déposerait les deux garçons chez elle tous les jours avant de se rendre au bureau. Dieu merci, se répétait-elle, elle était à la retraite ! Parfois, elle pensait à tout ce qu'elle avait rêvé d'entreprendre quand elle cesserait enfin de travailler : partir en croisière, s'inscrire dans un club de yoga, se mettre à la peinture. Elle n'avait toujours rien accompli

de ses rêves. Ses journées suffisaient à peine à entretenir la maison et le jardin, à faciliter la vie de Pierre qui ne se décidait pas à raccrocher ; elle gardait et choyait à clé ses petits-enfants, et elle consacrait de plus en plus de temps à prendre soin de ses parents. Lucide, elle savait que la maladie de sa mère ne pouvait que compliquer la situation.